



Siège national
47 rue de Clichy
753119 Paris Cedex 09
Tél. 01 45 96 03 05



SAP / KNPL

**LE COMBAT CONTRE
LE CONFORMISME**

Combat contre le conformisme

« Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du malin » : Evangile selon Jean 17/15

« ... car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair et la convoitise des yeux et la confiance orgueilleuse dans les biens, ne provient pas du Père, mais provient du monde » : 1^{ère} épître de Jean 2/16

Jésus nous envoie dans le monde mais il nous invite de ne pas vivre comme le monde. Vivant dans ce monde mais n'appartenant pas à ce monde. Nous sommes envoyés dans le monde mais nous sommes invités à ne pas vivre comme le monde. Nous vivons dans le monde mais nous nous conformons pas au monde, comme John Stott a écrit : « Nous ne sommes ni de chercher à préserver notre sainteté en *s'échappant* du monde, ni de sacrifier notre sainteté en se *conformant* au monde »¹ et nous devons suivre le Seigneur comme un « disciple radical »² : vivre, servir et témoigner dans le monde d'une part et d'autre part éviter de devenir contaminer par le monde. Je vous invite aussi à relire notre péricope du 25 janvier 2015, l'Evangile selon Marc 1/14-20 où Jésus disait à Simon et Pierre : « ici, derrière moi » : « *deute opisô mou* », qui implique un ordre et non pas une invitation, que nous traduisons : « venez à ma suite ». Appréciez aussi la suite, Jacques et Jean ont suivi Jésus derrière lui en laissant leur père Zébédée.

Voilà un combat de la foi. 1. Quel monde vivons-nous ? 2. Qui servons nous dans le monde ? 3. Comment résistons-nous ?

I. Quel monde vivons-nous ?

Le monde est un sanctuaire mais il est aussi un champ de bataille dans laquelle Dieu mène une guerre sainte. C'est dans ce monde paradoxal que le Christ nous envoie, tout en demandant à son Père de nous sanctifier car le monde avant d'être autour de nous est en nous

La veille de sa mort, au dernier soir, Jésus prit longuement la parole devant ses disciples, leur parlant librement de tout ce qui lui tenait à cœur, comme on le fait devant ses proches dans un discours d'adieux. Dans la « prière sacerdotale »³ de l'évangile selon Jean chapitre 17, Jésus leur parla de son Père, de l'Esprit Saint, d'eux-mêmes, du monde. Dans la partie centrale consacrée aux disciples, Jésus demande essentiellement deux choses à son Père : « garde-les » (v. 11) et « sanctifie-les (v. 17).

Nous sommes frappés de constater qu'en demandant cela, Jésus propose à son Père d'intervenir dans la suite logique de ce qu'il a lui-même fait. « Je les ai gardé » ; dit-il en résumant tout son ministère terrestre (v. 12) ; « garde-les », demande-t-il à son Père, en reprenant le même verbe (v. 11 et 15), afin que son œuvre, interrompue par la croix, se perpétue éternellement grâce à l'intervention de son Père. Autant Jésus a gardé ses disciples avec amour, autant il attend de son Père le même amour à leur égard (v. 26), afin qu'ils soient à tout instant préservés du Malin (v. 15).

¹ « We are neither to seek to preserve our holiness by *escaping* from the world nor to sacrifice our holiness by *conforming* to the world » : Stott John, *The Radical Disciple. Some Neglected Aspects of our Calling*, Inter Varsity Press Books, Nottingham, 2010, p. 19.

² Terme très cher à Stott, où il distingue « disciple » et « chrétien » et il propose que nous devons être « un disciple radical » qui implique la relation de l'élève à l'enseignant entre le Christ et le chrétien, ainsi que l'enracinement de l'engagement nécessaire que Jésus exige de ses disciples. Jésus est Seigneur. Il nous appelle, il nous donne un ordre et sans aucune discussion nous le suivons derrière lui.

³ Terme forgé par le théologien luthérien David Chytraeus (1530-1600).

Jésus n'abandonne pas ceux qui lui ont été confiés ; il prie éternellement pour eux en les confiant à celui qui, mieux que quiconque, peut les garder éternellement. La même harmonieuse complémentaire apparaît dans l'autre demande de Jésus à son Père. « sanctifie-les » (v. 17) ; puis il ajoute « je me suis moi-même sanctifié pour qu'ils soient sanctifiés » (v. 19). En se sanctifiant lui-même, Jésus a tout fait en vue de la sanctification de ses disciples ; et si la mort doit interrompre son œuvre, c'est à son Père qu'il la confie pour qu'il la perpétue.

Ce qui nous frappe dans ces demandes, c'est que Jésus attend de son Père qu'il intervienne dans le sens de ce qu'il a lui-même fait, pour que l'œuvre de son Père et la sienne soient dans le prolongement l'une et l'autre en harmonie. Cette prière n'est en rien une démission de la part de Jésus ; elle est une manière de confier notre action à Dieu pour l'y associer, car sans lui nous ne pouvons rien faire.

Chacune des deux demandes adressées par Jésus à son Père s'offre à notre méditation et pourrait faire l'objet de longs développements. Dans le début de la prière sacerdotale, tant qu'il prie pour lui-même, Jésus s'adresse à son Père en lui disant tout simplement « Père » (verset 1 et 5). Ensuite, lorsqu'il prie pour ses disciples qu'il envoie dans le monde, il modifie légèrement ce vocatif, en passant de « Père » à « Père saint » (v. 11). C'est la seule fois que Jésus s'adresse ainsi à son Père ; il ne le fait jamais ailleurs. S'il le fait ici, c'est pour une raison bien précise ; c'est, me semble-t-il, pour introduire et préparer la demande qui lui tient le plus à cœur : « Père saint... sanctifie-les ». Si Jésus s'est sanctifié pour que ses disciples le soient aussi, ce n'est pas sa propre sainteté qu'il met en avant mais celle de son Père ; là se reconnaît l'humilité de Jésus qui ne dit pas « sanctifie-les parce que je me suis sanctifié pour eux », mais simplement « Père, toi qui es saint, fais leur partager ta sainteté ».

Les emplois de l'adjectif « saint » dans l'Evangile de Jean sont tout à fait remarquables et méritent notre attention. Cet adjectif y est, en effet, strictement réservé à Dieu. Il est appliqué au Père dans le seul verset que nous venons de voir. Il se trouve aussi une seule fois employé pour le Fils, dans un texte essentiel où il est dans la bouche de Pierre, en guise de confession de foi qui engage toute l'Eglise : « Nous croyons et nous savons que tu es le saint de Dieu » (6/69). Enfin, tous ses autres emplois servent à qualifier l'Esprit, qui seul est appelé « Saint Esprit » (1/33 ; 7/39, 14/26 et 20/22).

Bref, dans cet Evangile, le Père est saint, le Fils est saint, l'Esprit est saint, et c'est tout : Dieu seul en vérité est saint. Nous mesurons à quel point cette demande est extraordinaire : Jésus désire pour ses disciples ce qui appartient à Dieu seul et qui l'unit au Père et à l'Esprit. Il veut nous introduire dans ce qu'il partage avec son Père et à l'Esprit. Quel extraordinaire demande qui nous honore au plus haut point : « Père saint, fais leur partager notre sainteté » car je l'envoie dans le monde afin qu'il ne se conforme pas au monde.

Sanctifiés pour le monde. Pourquoi donc sanctifier les disciples ? En vue de quoi ? Avant de répondre à cette question qui ressort de la lecture de Jean 17, il est bon de nous reporter à Jean 10/36, qui nous parle de la sanctification du Christ par Dieu en nous donnant la raison de cette sanctification. En Jean 10/36 la réponse est claire : le Père a sanctifié le Fils pour l'envoyer dans le monde. Le Christ est, en effet, « celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde ». Eh bien, en Jean 17, la réponse est tout aussi claire : c'est aussi pour être envoyés dans le monde que les disciples doivent être sanctifiés.

La même expression « envoyer dans le monde » se trouve en 10/36 et 17/18, à ceci près que cette fois, en 17/18, c'est Jésus qui envoie les disciples dans le monde : « Comme tu m'as envoyé dans le monde, dit-il, je les envoie dans le monde ». C'est la première fois que l'Evangile de Jean parle de l'envoi des disciples par Jésus dans le monde. C'est en vue de cet envoi que le Fils se tourne vers le

Père : comme tu m'as sanctifié pour m'envoyer dans le monde, sanctifie maintenant ceux que je vais envoyer dans le monde.

Tout est clair : la sanctification est un préalable nécessaire pour l'envoi dans le monde. La sanctification est à la fois le point de départ, l'exigence quotidienne et l'aboutissement de la vie chrétienne mais c'est toujours Dieu qui est à l'œuvre⁴. Cependant, cela demande à être creusé, car il y a, me semble-t-il, une sorte de paradoxe : d'une certaine manière, en effet, la sanctification des disciples met ces derniers à part du monde, qui est lui-même totalement profane. Or, c'est justement pour les envoyer dans ce monde, être part au monde que Jésus demande la sanctification des disciples ! Qu'est donc le monde aux yeux de Jésus pour que soit nécessaire la sanctification de ceux qui y sont envoyés ?

Il y a deux manières de répondre à cette question, parce que le mot « monde » a deux significations dans l'Evangile de Jean. Ces deux réponses semblent être contradictoires, mais il nous faudra bien nous garder de choisir, car elles sont inséparables l'une de l'autre et complémentaires. Il nous faut, je crois, entendre, accepter, assumer et vivre ces deux réponses, de même qu'il faut assumer et vivre la double signification du mot « monde ». Pour des raisons de clarté, je vais exposer ces deux réponses, en quelques mots seulement.

La sanctification par Dieu est liée à l'approche de Dieu ; elle grandit quand cette approche grandit. Le lieu par excellence où se tient Dieu est le sanctuaire, lieu sanctifié par la présence du Dieu saint. Cela signifie que l'homme doit être sanctifié pour entrer dans un sanctuaire et pour aller plus avant dans ce sanctuaire. Si donc le disciple doit être sanctifié pour aller dans le monde, c'est que le monde est considéré comme un sanctuaire rendu saint par Dieu qui s'y tient. Tel est donc le premier sens de la demande de Jésus à son Père : « sanctifie-les pour que je puisse les envoyer dans le sanctuaire qu'est le monde ».

Mais, en même temps, dans la ligne de ce que nous trouvons aussi dans la Bible, l'homme doit être sanctifié pour participer à la guerre sainte que mène Dieu saint dans le monde. Dans l'Ancien Testament une guerre est considérée comme sainte, dans la mesure où elle est conduite par Dieu ; tout ce que fait Dieu devient saint par sa sainteté, y compris la guerre. Dès lors, tout soldat qui participe à la guerre sainte doit être sanctifié avant de se lancer au combat. Cela dit, le monde est alors considéré comme un champ de bataille, où Dieu se bat avec son peuple contre ses adversaires. Tel est alors le deuxième sens de la demande de Jésus à son Père : « sanctifie-les pour que je puisse les envoyer à la guerre sainte dans le monde ».

Le monde comme un sanctuaire ! Et le monde comme un champ de bataille ! Tel est le paradoxe du monde, devant lequel nous nous trouvons. C'est dans ce monde paradoxal que le Christ nous envoie, tout en demandant à son Père de nous sanctifier.

1. Le monde comme sanctuaire

Dans la seule prière sacerdotale se trouve 18 fois le mot « monde », ce qui est considérable quand il s'aperçoit que les trois premiers Evangiles ne l'emploient au total que 15 fois ! Dans sa prière sacerdotale Jésus a constamment présenté le monde et pas seulement de manière négative.

Déjà, en lui-même, le mot monde en grec, « cosmos », est extrêmement positif. C'est un mot qui vient d'une racine qui signifie « mettre en ordre » et qui évoque la beauté et l'harmonie. Ce même mot désigne aussi la parure d'une femme (d'où la cosmétique). Le monde est un lieu ordonné,

⁴ Point de départ (1 Corinthiens 6/11). Exigence quotidienne (Romains 6/19.22 ; Romains 12/2) et aboutissement (1 Timothée 3/13). Dieu est à l'œuvre (1 Thessaloniens 5/23 et 1 Corinthiens 1/30)

harmonieux et de ce fait réellement beau. Le monde est « œuvre de Dieu »⁵ et « théâtre de sa gloire »⁶ et Dieu ne cesse d'y « besogner »⁷ écrit Jean Calvin. La beauté d'une parure est au service d'une autre beauté qui la transcende ; une parure sert à souligner la beauté d'une femme. Une parure ne rend pas une femme belle, mais souligne la beauté déjà existante de la femme. De la même manière, la beauté du cosmos n'a pas sa finalité en elle-même ; elle vient souligner une beauté qui la transcende, et même une double beauté : celle de Dieu et celle de son image sur la terre : l'être humain. La beauté de Dieu et la beauté de l'homme s'appellent mutuellement pour en former une seule, que souligne la beauté du monde.

Parmi les constantes références au monde, dans la prière sacerdotale, il en est une où Jésus emploie une curieuse expression : « la fondation du monde » (v. 24). Cette expression a ceci de curieux qu'elle ne se trouve jamais employée dans la Septante (Ancien Testament écrit en hébreu traduit en grec), et donc qu'elle doit être une innovation de Jésus lui-même. Cette expression a tellement marqué les auteurs du Nouveau Testament qu'ils s'en sont presque tous faits l'écho⁸. Si ce large éventail néo-testamentaire ne reprend pas une expression venue de l'Ancien Testament grec, c'est bien qu'elle doit venir de Jésus lui-même. Que veut donc dire Jésus quand il parle de la « fondation du monde » ?

Je crois qu'en parlant de la fondation du monde. Jésus parle de la création, mais d'une manière telle que le monde, le « cosmos », est considéré comme un bâtiment. Si l'expression « fondation du monde » est une nouveauté dans la bouche de Jésus, l'idée même que le monde est comparable à un bâtiment n'est pas nouvelle ; elle se trouve, en effet, déjà présente dans la première page de la Bible.

Dieu fonda le sanctuaire du cosmos. A regarder de près Genèse 1, ce texte décrit le cosmos comme un bâtiment, et plus précisément comme un sanctuaire. D'après Genèse 1, Dieu n'a pas créé le monde pour y bâtir ensuite un temple, mais il a créé le cosmos entier comme un temple, comme un espace où tout est saint, sans la moindre parcelle de terre profane. En Genèse 1, le soleil et la lune ne sont jamais appelés « soleil » et « lune », ni décrits comme des astres. Ils reçoivent le nom de « lumineuse » (1/14, 15/16). Or, partout ailleurs dans le Pentateuque, ce mot est réservé au mobilier du sanctuaire. Si donc le soleil et la lune sont des lumineuses, c'est qu'ils appartiennent au mobilier d'un sanctuaire de taille cosmique : le cosmos entier est considéré comme un sanctuaire.

Lorsque Jésus parle de la « fondation du monde », c'est donc bien à un temple cosmique qu'il doit penser. Dans cette prière, lorsque Jésus fait référence à ce qu'il a vécu au cours de son passage sur cette terre, il en parle d'une manière tout à fait significative : « Je t'ai glorifié sur la terre », dit-il en 17/4. En s'exprimant ainsi, Jésus considère sa vie comme une liturgie à la gloire de Dieu et se considère lui-même comme un liturge. « Je t'ai glorifié sur la terre » : si dans le grand temple du monde Dieu attend en silence la liturgie des hommes, le voici donc comblé : Christ s'est comporté comme un liturge, répondant à ce que disent les séraphins dans le ciel : « saint, saint, saint est le Seigneur; toute la terre est remplie de sa gloire » (Isaïe 6/3). « J'ai manifesté ton nom », ajoute Jésus en 17/6, c'est-à-dire « j'ai révélé ton nom ». La manifestation du nom de Dieu ne se fait en Israël qu'en un seul lieu, dans le lieu très saint du sanctuaire, et c'est au seul grand prêtre que revient l'honneur de révéler ce nom imprononçable par les autres hommes. En manifestant le nom de Dieu, Jésus s'est comporté comme un grand prêtre dans le temple du cosmos. Sa vie même, sa vie entière

⁵ Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, I, V, 1 et 13 Dans la suite abrégé IRC. Lire : Livre I, chapitre V, paragraphe 1 et paragraphe 13.

⁶ IRC, I, VI, 2 : Livre I, chapitre 6, paragraphe 2.

⁷ IRC, I, XVII, 1

⁸ Aussi bien Matthieu (25/3-4) que Luc (11/50). Paul (Eph 1/4) et Pierre (1 Pi 1/20), de même qu'elle est présente dans l'Épître aux Hébreux (4/3, 9/26) et dans l'Apocalypse (13/8,17/8).

est révélation du nom imprononçable ; sa vie est liturgie de l'ineffable, prière apophatique, au dire des théologiens. Jésus est aussi celui qui manifeste l'être de Dieu, qui fait voir Dieu ; « qui m'a vu a vu le Père » : c'est en cela qu'il est parfaite image du Père dans le temple du cosmos.

Après avoir été sanctifié et envoyé dans le monde (10/36), Jésus envoie maintenant ses disciples pour entrer à leur tour dans sa mission : glorifier Dieu sur la terre et manifester son nom. Si Jésus demande à Dieu de sanctifier les disciples, c'est pour les envoyer dans le sanctuaire comme autant de liturges, devant participer à la célébration cosmique qui n'a ni soir ni matin. Alors que le Fils intercède auprès du Père, les disciples pourront faire monter vers Dieu leurs prières dans le temple du cosmos, honorant ainsi ce monde, qui depuis sa « fondation » a été créée pour célébrer la gloire de Dieu.

Certes le monde est malmené par l'homme ; il est pollué, profané, transformé en caverne de voleurs, en maison de trafic et même en champ de bataille..., mais il n'empêche qu'il est sorti des mains de Dieu comme un lieu saint et que Jésus comme Dieu le considère toujours comme un sanctuaire, dans lequel il est bon de se tenir nu-pieds, sans sandales ni bâton pour la louange.

« Père saint, sanctifie-les car je les envoie dans le sanctuaire du monde » ; sanctifie-les comme tu sanctifies cette terre par ta seule présence ; sanctifie-les comme tu as sanctifié ce jour sans soir ni matin, pour qu'ils puissent accomplir devant toi leur office liturgique. Sanctifie-les, toi le saint, en les rendant bénéficiaires de la sainteté que tu leur offres. Sanctifie-les, en leur disant comme une parole de bénédiction : « soyez saints, car je suis saint et ma sainte bénédiction vous rend saints » ; et que cette bénédiction soit aussi une invitation qu'ils peuvent accepter ou décliner dans leur liberté : « je suis saint, soyez donc saints, vous qui pouvez refuser de l'être ».

Si donc Jésus nous envoie dans ce monde comme dans un sanctuaire, alors cet envoi nous mobilise de manière très particulière : vivre, servir et témoigner dans le monde et éviter de devenir contaminés par le monde, disait Stott. Un sanctuaire n'appartient pas aux adorateurs qui s'y rassemblent, mais au Dieu qui y est adoré. Il n'est pas propriété des hommes, mais de Dieu. Si donc le monde est un sanctuaire, nous devons nous y comporter comme des hôtes de Dieu. Cela donne à réfléchir sur notre manière de nous accaparer cette terre pour la malmenier, la polluer ou la transformer en caverne de voleurs. Cela dépasse la simple question de l'écologie, où il s'agit de gérer pour le mieux notre bien commun et le bien des générations futures. Il s'agit de plus encore, il s'agit de gérer et d'entretenir non pas notre bien, mais celui de Dieu.

Si nous ne sommes pas chez nous sur cette terre, pas même dans nos propres maisons, alors nous devons en tout lieu nous tenir comme on se tient dans un sanctuaire, avec une immense attention à la présence de Dieu, en étant humblement conscients de notre indignité à nous tenir devant Dieu, et dans une débordante action de grâce de nous savoir accueillis par celui qui a créé cette terre pour nous y rencontrer.

Puisque nous sommes dans le monde comme dans un temple, notre regard doit se porter avec attention sur l'unique statue qui s'y trouve, l'unique image qu'est l'être humain. Nous voilà donc invités à considérer les autres comme des images de Dieu, des dieux après Dieu, selon la belle formule patristique ! (Psaumes 82/6). Certes, en chaque être humain, l'image de Dieu est malheureusement défigurée, mais elle demeure intacte et parfaite en Jésus (2 Corinthiens 4/4, Colossiens 1/15). Alors, le regard façonné par notre contemplation du Christ, nous pouvons retrouver en chaque être humain l'image encore présente de Dieu, l'être de prière qu'il est toujours appelé à devenir devant Dieu.

Christ nous apprend à regarder les autres comme des images aimées de Dieu, comme des êtres invités au face à face avec lui dans la prière ; il nous envoie auprès d'eux pour les aimer de son amour : « comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres », dit-il à ses disciples (Jean 15/12) avant de les envoyer dans le sanctuaire du monde. Attention au narcissisme, à l'amour de soi.

Etre dans le monde comme dans un sanctuaire, c'est aussi user de tout comme ne nous appartenant pas, y compris nos propres biens. Tout est à Dieu, jusqu'à la moindre vaisselle, le moindre objet ; tout doit être utilisé comme s'il s'agissait du mobilier du Temple de Jérusalem, avec le plus grand soin, la plus grande vénération, mais sans rien idolâtrer non plus.

Pas plus que dans un sanctuaire, rien sur cette terre n'est à gaspiller, pas même un bout de pain. Chaque fois que nous découvrons Jésus avec du pain dans les mains, il rend grâce à Dieu. Après avoir rassasié les foules, il prend soin de tout recueillir dans des paniers, comme on prend soin de toute nourriture dans le Temple de Jérusalem. Non seulement l'immense gaspillage de nos pays riches est une offense à l'égard des pays pauvres, mais c'est aussi une offense à l'égard de celui qui nous accorde tant de biens.

Chaque situation, chaque événement de notre vie, chacun de nos gestes est à considérer dans une perspective liturgique, comme il en est de tout ce qui se vit dans un temple ; c'est-à-dire que nous pouvons vivre chaque situation, en l'accompagnant d'une prière d'action de grâce, de repentance, d'intercession ou d'offrande, suivant les cas. Rien ne peut faire exception. Tout dans un temple trouve en Dieu sa vérité et sa réelle profondeur. Ainsi en est-il de tout ce qui fait notre vie, quand nous nous souvenons que ce monde est un sanctuaire.

Nous serons incomplet, si nous passons sous silence ce qui dans la prière sacerdotale concerne un autre sanctuaire, auquel Jésus fait également allusion et qui vient renchérir ce qui concerne le sanctuaire cosmique. Jésus, en effet, considère aussi chaque disciple comme un sanctuaire, non pas donc simplement comme une image de Dieu ou comme un liturge dans le temple cosmique, mais bien comme un sanctuaire à part entière. « Père, dit Jésus, que je sois en eux et toi en moi » (17/23) : en priant ainsi, en demandant à son Père d'être présent avec lui dans les disciples, Jésus considère chacun d'eux comme un lieu où Dieu pourra se tenir, et donc comme un sanctuaire.

« Sanctifie-les », cette demande de Jésus prend alors ici une signification nouvelle : sanctifie-les comme tu sanctifies un sanctuaire par ta présence en lui. La présence du Père et du Fils, avec celle de l'Esprit, voilà ce qui nous sanctifie : « Nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14/23).

Le disciple comme un sanctuaire : telle est cette étonnante perspective qu'ouvre encore la prière sacerdotale et qui nous plonge dans un nouvel abîme de méditation ! « Moi en eux et toi en moi » : quand cette prière du Christ sera-t-elle exaucée ? Quand serons-nous véritablement une demeure pour Dieu ? Dans la foi, nous dit Paul, cela est déjà : « Le temple de Dieu est saint et ce temple c'est vous » (1 Corinthiens 3/17) ; « nous sommes le temple du Dieu vivant » (2 Corinthiens 6/16).

Si tout notre être est temple de Dieu, alors nous ne nous appartenons pas nous-mêmes. Nous sommes à Dieu. Alors nous ne pouvons pas faire n'importe quoi de notre corps, de notre vie : ni la bafouer, ni l'idolâtrer, mais l'honorer comme un lieu où Dieu se tient pour nous rencontrer.

2. Le monde comme un champ de bataille

Si le monde est un sanctuaire aux yeux du Christ, aux yeux de Dieu et j'espère aussi à nos propres yeux, il n'en est pas moins en même temps aux yeux de Jésus une tout autre réalité, tout à fait négative et à l'extrême opposé. C'est ce dont il nous faut maintenant parler, sans jamais oublier le sanctuaire cosmique que Jésus ne perd jamais de vue.

En jetant un rapide coup d'œil sur les différents emplois du mot « monde » dans l'Évangile de Jean, nous découvrons très vite cette double réalité du monde qui est à la fois éminemment positif et franchement négatif.

« Le monde a été fait par la lumière », nous dit très positivement le verset 10 du prologue, qui enchaîne immédiatement en se désolant : « mais le monde ne l'a pas connue ». « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique » (3/16) : cette phrase de Jésus place le monde à un merveilleux sommet d'amour. « Tellement » est comme un superlatif qui souligne magnifiquement l'amour de Dieu pour sa création. Cependant, face à cet amour extrême de Dieu, le monde réagit par la haine à l'égard du Fils unique ! Le monde répond à l'amour par la haine ! « il m'a haï sans cause », déplore Jésus (15/25). Cette haine que le monde éprouve envers le Fils n'empêche pas ce dernier d'aimer le monde au point de venir prendre sur lui le péché du monde (1/29) pour le sauver, il va donner sa vie au monde (6/33) car les œuvres du monde sont mauvaises (7/7). Mais il n'empêche que la haine du monde envers Jésus ne disparaît pas et s'étend même aux disciples (15/18).

De cette haine venue du monde naît une situation conflictuelle telle que Jésus se dit « persécuté » et prévient les disciples qu'il en sera de même pour eux (15/20). Mais Jésus prend alors soin de rassurer les disciples en les informant sur l'issue du combat : « N'avez pas peur, j'ai vaincu le monde » (16/33).

« J'ai vaincu le monde » : cette parole montre à quel point le monde est devenu un ennemi malgré l'immense amour que Dieu a pour lui. Étonnant et décevant monde qui est capable d'une telle inimitié envers celui-là même qui l'aime au plus haut point ! Telle est donc la double réalité du monde aux yeux de Jésus et aux yeux de Dieu : l'objet d'un amour infini et le sujet d'une haine incroyable.

« J'ai vaincu le monde » : cette parole de Jésus est bien connue, mais on ne tient souvent pas compte du fait qu'il s'agit des derniers mots de Jésus adressés aux disciples, les tout derniers mots avant la prière sacerdotale. C'est juste après avoir affirmé sa victoire sur l'ennemi que Jésus se met à prier, ce qui situe alors la prière sacerdotale sur une toile de fond franchement guerrière. Quand Jésus se met à prier pour ses disciples qu'il envoie dans le monde, ce n'est pas dans un climat de paix enfin retrouvée, mais dans un climat toujours aussi conflictuel, car, malgré la victoire du Christ, la haine du monde n'a pas disparu. Si, avant de prier, Jésus n'a rien caché de sa victoire à ses disciples, il ne leur cache rien non plus de ce qui va leur arriver : « Vous n'êtes pas du monde, voilà pourquoi le monde vous hait » (15/19), « Vous allez connaître l'oppression dans le monde » (16/33). C'est dans ce climat de haine que Jésus envoie les disciples dans le monde. C'est ainsi qu'il nous envoie aussi ! Il est bien nécessaire qu'il prie pour nous ! Tout cela nous invite à reprendre la lecture de la prière sacerdotale sous un tout autre angle. Mais il est un écueil qu'il nous faut tout de suite signaler pour ne pas tomber dans ce qu'il est convenu d'appeler l'erreur manichéenne.

Le manichéisme est né avec Manès au début du III^{ème} siècle et a profondément marqué l'histoire de l'Église jusqu'à notre époque. Les manichéens ont été de grands lecteurs de l'Évangile de Jean, mais en ne retenant du monde que son aspect négatif. Ils ont oublié que le monde est bon et ils ont fini par dire, non pas seulement que « les œuvres du monde sont mauvaises » (7/7), mais que le monde était mauvais. Or, jamais dans l'Évangile de Jean, ni même dans toute la Bible, il n'est dit le monde

est mauvais. Les manichéens oublient le premier regard Dieu posé sur le monde : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici, c'était très bon » (Genèse 1/31).

Le regard des manichéens sur le monde est caricatural : il oublie le positif et retient le négatif. Face aux courants manichéens, encore présents aujourd'hui, se sont dressés d'autres courants tout aussi extrémistes, mais à l'extrême opposé, pour lesquels le monde est bon, uniquement bon, situant l'homme dans une relation édénique et idyllique avec le cosmos. Tout est harmonieux, paisible, au point qu'on oublie le contexte belliqueux, combatif, agressif dont parle Jésus à ses disciples, avant de les envoyer au cœur du monde.

Pour ne pas tomber dans l'erreur manichéenne, essayons de repérer quel est le véritable adversaire auquel pense Jésus quand il dit « J'ai vaincu le monde ». Si les manichéens se sont trompés sur le monde, c'est parce qu'ils n'ont pas perçu qu'il y avait une sorte de raccourci dans « j'ai vaincu le monde », et qu'il fallait plus précisément entendre « j'ai vaincu le prince du monde ».

En effet, ce n'est pas le monde, à proprement parler, qui est l'ennemi du Christ, puisque ce monde est aimé de Dieu. Non ! Le véritable ennemi est « le prince du monde », comme dit Jésus en désignant Satan (12/31). C'est lui, Satan, qui s'est assujéti le monde, en lui faisant partager sa haine à l'égard du Christ. Satan est un usurpateur qui a séduit le monde et qui le manipule en le dressant contre le Christ et ses disciples. Si le Christ se révèle être vainqueur du monde, c'est avant tout pour le sauver de l'emprise de Satan. Voilà pourquoi Jésus peut dire à la fois qu'il est vainqueur et sauveur du monde.

Ce raccourci entre « j'ai vaincu le prince du monde » et « j'ai vaincu le monde » a été parfaitement repéré par Jean, comme on le voit dans sa première épître. L'apôtre, en effet, commence par parler sans équivoque de « victoire sur le Malin » (1 Jean 2/13.14), avant de parler de manière plus concise de la « victoire sur le monde » (1 Jean 5/4) et il continue « la victoire qui a vaincue le monde, c'est notre foi ».

En confondant le diable et le monde, les manichéens diabolisent le monde, ce que Jésus ne fait jamais. Si l'on écarte donc le piège de la confusion, alors nous comprenons sans peine ce que Jésus demande à son Père dans la prière sacerdotale : « je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du Malin » (17/15).

Le monde est toujours un sanctuaire. Jésus n'a rien d'un sadique qui enverrait ses disciples dans la gueule du loup ! Il les envoie là où ils pourront célébrer Dieu, mais là où sévit aussi l'ennemi, devant lequel il est possible de résister, avec l'aide que Jésus demande à son Père.

II. Qui servons nous dans le monde ? Soumission et résistance

Nous avons besoin de sécurité, de paix et de justice, mais où sommes-nous portés à les chercher ? La réponse à cette question révèle le véritable état de notre décision qui dépend absolument de la foi.

Nous savons que notre Dieu est notre abri et notre sécurité ultime, mais bien souvent nous pensons trouver notre sécurité ailleurs qu'en Dieu ; dans le conformisme, par exemple dans un emploi bien rémunéré, dans une position stable, dans les assurances que nous achetons pour nous couvrir adéquatement, dans un fonds de pension, etc. Ces choses ne sont pas mauvaises en soi, mais peuvent devenir des idoles qui remplacent le vrai Dieu.

Nos dirigeants peuvent aussi devenir notre espoir de paix, de sécurité et de justice, un faux espoir qui risque parfois de remplacer notre confiance en Dieu par une confiance dans des idoles. Devant cette question, nous sommes mis à l'épreuve.

Nous prenons l'exemple d'Israël qui voudrait être « comme toutes les nations » en demandant un roi à la place de Dieu le Roi, dans 1 Samuel 8.

En effet, la sécurité d'Israël est menacée et le peuple voudrait se conformer aux autres nations : « Voici que tu es vieux et que tes fils ne marchent pas sur tes traces : maintenant, établis sur nous pour nous juger un roi comme en ont toutes les nations » (1 Samuel 8/5). Cela révèle des choses étonnantes sur Dieu, mais révèle aussi des choses pas très jolies sur nous-mêmes.

Il fallait que Samuel se rende bien compte de l'ampleur du problème, incluant la demande d'être « comme toutes les nations ». Dieu prend la peine de lui préciser le sérieux du problème en lui donnant la signification profonde de la demande du peuple. « Car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi qu'ils rejettent, pour que je ne règne plus sur eux » (8/7).

Voilà le fond du problème. Israël cherche un substitut pour Dieu. C'est l'idolâtrie qui refait sans cesse surface. Israël cherche sa sécurité non pas en Dieu, non pas en se repentant et en revenant à l'Éternel, mais en faisant confiance dans un moyen mécanique qui s'appelle ici l'établissement de la monarchie.

Malgré la réponse de Dieu, le peuple insiste et il voudrait se conformer aux autres nations, il demande coûte que coûte un roi pour assurer la sécurité : « Notre serons comme toutes les nations ; notre roi nous jugera, il sortira devant nous et conduira nos guerres » (1 Samuel 8/20) et Dieu répond à la folle demande de son peuple (8/22).

La caractéristique de cette demande est troublante : « comme toutes les nations ». Le problème avec cette demande n'est pas la royauté en soi, mais la motivation derrière le désir d'avoir un roi comme les autres nations. Le peuple était près à abandonner l'Éternel pour adopter la façon de vivre des nations païennes autour d'eux. Israël avait été appelé à une vocation toute spéciale : être un peuple saint, être dans le monde mais ne se conformer pas au monde⁹. Mais cela ne leur convenait pas. Au lieu d'être une nation différente de tous les autres peuples, ils voulaient être « comme toutes les nations ».

Comment se manifeste aujourd'hui la tentation d'être comme les autres autour de nous ? La tentation est toujours grande pour les chrétiens de vouloir être comme les autres et de refuser de se distinguer des non croyants. Par nature, nous n'aimons pas la sainteté, nous n'aimons pas être différents des autres qui vivent sans Dieu. Nous préférons entrer dans le moule de notre culture et faire comme cette génération perverse et corrompue.

Il nous arrive souvent de tomber dans l'idolâtrie. Au lieu de mettre notre confiance en Dieu lui-même pour y trouver notre sécurité, nous cherchons notre sécurité dans toutes sortes de moyens de notre invention. Au lieu de chercher secours en Dieu, nous dictons à Dieu la sorte d'aide qu'il devrait nous procurer et la manière dont il devrait s'y prendre pour nous secourir. Cela ne nous suffit pas de chercher en lui notre refuge, nous lui disons comment il devrait nous aider, ou bien nous cherchons ailleurs qu'en lui le secours dont nous avons besoin.

⁹ « Vous m'appartiendrez en propre entre tous les peuples, car toute la terre est à moi... Vous serez pour moi un royaume de sacrificateurs et une nation sainte » (Exode 19/5-6). « Vous serez saints pour moi, car je suis saint, moi, l'Éternel ; je vous ai séparés des peuples, afin que vous soyez à moi ». (Lévitique 20/26).

Nous allons encore d'étonnement en étonnement. La réaction du peuple nous révèle dans quel état se trouve le cœur humain naturel. Que nous enseigne cette histoire sur l'état naturel du cœur humain ? La demande d'avoir un roi comme les autres nations devient ici une ferme intention de devenir eux-mêmes comme toutes les nations.

Cette histoire est très instructive. L'avertissement de Dieu est rempli de sagesse. Il était facile pour Israël de savoir comment les rois alentours traitaient leurs peuples. Malgré la sagesse de ces paroles, Israël refuse de se soumettre à Dieu. Le problème du cœur humain n'est pas simplement un manque d'éducation ou d'information, mais un refus de se laisser enseigner.

Plusieurs pensent aujourd'hui qu'avec plus d'information ou une meilleure éducation, nous pourrions régler bien des problèmes. L'éducation n'a pas le pouvoir de transformer une personne. Un cœur obstiné, arrogant et orgueilleux refuse la sagesse de Dieu, tant que le Saint-Esprit ne vient pas faire une œuvre transformatrice pour changer nos cœurs de pierre en cœurs de chair.

Dans cette situation, il se montre en évidence la relation entre Dieu et son peuple, relation rompue par le peuple, mais maintenue par Dieu. Le peuple n'a pas changé d'idée. Il maintient leur demande. Dieu n'a pas non plus changé d'idée qui est d'acquiescer à leur demande, même si c'est une folie. « L'Éternel dit à Samuel : Écoute leur voix : tu établiras un roi sur eux » (8/22). Le peuple refuse d'écouter la voix de Samuel, tandis que Samuel devra écouter leur voix. La voix du peuple a gagné !

Cela soulève en nous de grandes questions : Quel est l'avenir de ce peuple si rebelle ? Quel est l'avenir de ce peuple qui se conforme aux autres nations avec l'institution de la royauté ? Que pourra sortir de bon de ce refus d'écouter la voix du prophète et de Dieu ?

Une dernière surprise nous attend. L'épisode ne se termine pas seulement par la nomination d'un roi, mais par un avertissement à l'assemblée (1 Samuel 12) : Servir Dieu. « Eh bien, vous l'avez, le roi que vous avez choisi, vous l'avez demandé et le Seigneur vous l'a accordé. Si désormais vous respectez et servez le Seigneur votre Dieu, si vous lui obéissez sans vous révolter contre ses commandements, si vous le suivez, vous et votre roi, tout ira bien. Mais si vous ne lui obéissez pas, si vous vous révoltez contre ses commandements, le Seigneur vous fera sentir sa puissance, à vous et à vos ancêtres. » (1 Samuel 12/13-15).

Oui, un roi comme toutes les nations mais ne vénerez pas le roi, n'adorez pas le roi, ne rendez pas un culte au roi. Rendez seulement à Dieu le culte. La consigne est sans équivoque : « N'ayez pas peur, répondit Samuel. Certes, vous avez commis cette faute grave. Mais ne vous détourniez plus du Seigneur, servez-le de tout votre cœur. Si vous vous détourniez de lui, ce serait pour servir des faux dieux, incapables de secourir ou de sauver quelqu'un, puisqu'ils sont des faux dieux. Le Seigneur ne vous abandonnera pas, car c'est lui-même qui a voulu faire de vous son peuple, et il tient à préserver son renom... De votre côté, reconnaissez l'autorité du Seigneur, servez-le sincèrement, de tout votre cœur, et considérez tous les grands prodiges qu'il a accomplis en votre faveur. Mais si vous faites le mal, vous serez détruits, vous et votre roi. » (1 Samuel 12/20-25).

Cette histoire révèle donc qui nous sommes et quel est l'état de notre cœur naturel qui fait obstinément confiance dans des idoles plutôt qu'en Dieu seul. Nous avons besoin de la puissance transformatrice du Saint-Esprit pour changer nos cœurs et nous faire aimer la sagesse de Dieu.

Il nous révèle aussi notre besoin d'un sauveur dont Dieu était en train de préparer la venue, à travers même la demande folle et obstinée de son peuple pécheur. Oui, la monarchie apportera à Israël son lot de problèmes, tels qu'annoncés par Dieu par la bouche de son prophète Samuel. En même temps,

Dieu s'en servira puissamment pour le bien de son peuple, car Dieu demeure fidèle à ses promesses et à son alliance.

Dieu établira le roi David et fera alliance avec lui afin d'accomplir son alliance de grâce avec son peuple. Dieu va se servir de la monarchie pour préparer la venue de son Fils, appelé à devenir le Roi des rois et à nous sauver de nos péchés d'orgueil, d'idolâtrie et d'obstination. Son règne sera bien différent des rois des autres nations. Les dirigeants de ce monde ne peuvent pas nous garantir la sécurité, la paix et la justice. Dieu veut accomplir toute justice et nous procurer une paix et une sécurité éternelle. Cherchons et trouvons en lui seul notre justice, notre paix et notre sécurité.

Accepter tous, mais « il faut plutôt obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5/29).

III. Comment résistons-nous ? Le rôle de la foi est décisif.

Nous vivons dans une société où le conformisme sévit. Les médias nous manœuvrent comme des marionnettes, nous indiquant avec la force des images, ce que nous devons manger et boire, comment nous devons nous vêtir, soigner notre corps, éduquer nos enfants, choisir notre voiture. L'influence de la publicité est immense. Le produit vanté à la télé se retrouve dans le caddie sous 2 ou 3 jours. Le jugement que nous portons sur nous-mêmes est lié à celui de nos maîtres à penser. Ils établissent un lien étroit entre la valeur humaine et les idoles en vedette : l'argent, la consommation, les biens, les loisirs, le comportement et bien entendu le choix politique. Il faut une bonne dose de bon sens et de caractère pour résister. Cette manipulation psychologique serait, à la rigueur, acceptable ! Après tout il ne s'agit que de notre vie matérielle mais le conformisme étend son filet sur notre vie entière et qui touche à la racine notre vie spirituelle. Le conformisme larvé ronge notre vie spirituelle : servir d'autres dieux que le Dieu de Jésus Christ.

Voilà le ton est donné. Comment résistons-nous ? Nous devrions avoir une attitude de « disciple radical » selon le terme de Stott¹⁰, une attitude des disciples de Jésus. Nous devrions suivre Jésus et non pas le monde. C'est un souhait, un défi, un combat.

Nous ne pouvons pas le faire tout seul. Jésus ne pouvez pas le faire tout seul, c'est pourquoi Jésus demande à Dieu de nous préserver contre le Malin : « je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du Malin » : Jean 17/15. Voilà l'assurance : Dieu nous garde, Jésus nous garde. Mais à nous de jouer.

Comment faire ? Combat contre le Malin (prière sacerdotale de Jésus). Prier : écouter Dieu et demander à Dieu (Israël et Samuel). Suivre Jésus (Evangile de Marc et Leçon de Stott). Combat à l'intérieur de nous même. Laissez transformer par le renouvellement de l'intelligence (exhortation de l'apôtre Paul) aux Romains). Voilà des voies que la Bible nous propose, il ne faut pas les négliger. Mais il y a un, je crois, qui est au dessus des ces voies : agir selon la foi.

¹⁰ Stott souligne que : « notre manière commune d'être de disciples radical est d'être sélectif ; choisir les domaines dans lesquels l'engagement nous convient et de rester loin de ces domaines dans lesquels il sera coûteux. Mais parce que Jésus est Seigneur, poursuit-il, nous n'avons aucun droit de choisir les domaines dans lesquels nous allons soumettre à son autorité » Stott John, *The Radical Disciple. Some Neglected Aspects of our Calling*, Inter Varisty Press Books, Nottingham, 2010, p. 6. C'est moi qui traduit.

Vivre dans le monde sans se conformer au monde. Un défi. Mais un défi pour la foi. L'apôtre disait aux Romains en 14/23 : « Tout ce qui ne vient pas de foi est péché ». Cette assertion de Paul est reprise par le philosophe luthérien Soren Kierkegaard, : « le contraire du péché, ce n'est pas la vertu, mais la foi »¹¹. Elle est martellée par un pasteur réformé, Emile Bruner qui écrit :

« Tout ce que l'homme fait par lui-même, même le meilleur, est affecté par le péché. Aux yeux des hommes, cela peut être bon ; cela peut être, selon les normes humaines, nobles et vertueux ; devant le jugement de Dieu, cela ne peut pas subsister. C'est le péché. Il ne faut pas employer dans ce contexte la notion de dépravation totale qui prêche à malentendu. La Bible ne nie pas qu'il y ait des hommes bons et des hommes mauvais. Elle ne nie pas qu'un incroyant et même un athée puissent faire du bien. Elle reconnaît les vertus des païens. Mais elle affirme que ces vertus sont péchées au regard de Dieu, aussi bien que le mal, parce qu'elles sont en dernière analyse produites par un cœur séparé de Dieu et possédé par l'amour de soi. Le péché n'est pas en premier lieu d'ordre moral, mais d'ordre religieux »¹²

En fait, faire quelque chose en soi-même et pour soi-même est le conformisme qu'il faut lutter sans cesse.

Le non conformisme c'est agir, décider, consentir, faire quelque chose à partir de la foi et pour la foi.

Combattre contre le conformisme, c'est aussi entrer dans la sanctification. Sanctifiés, mis à part par la décision gracieuse de Dieu, nous ne sommes cependant pas meilleurs que les autres. Nous sommes appelés à vivre, jour après jour, la sanctification car Dieu ne nous a pas appelés à l'impureté mais à la sanctification.

Nous sommes ainsi placés dans un dynamique, appelés à percevoir dans notre vie quotidienne cette sanctification reçue en Christ par la foi et à vivre toujours plus intensément : sanctifiés dans le Christ Jésus, appelés à être saints.

Bible (bases)

Jean 17

1 Samuel 8 et 12

Bibliographie

Bruner Emile, *Notre foi*, Lausanne, éditions La Concorde, 1935.

Bruner Emile, « Prédestination et Liberté », in *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuse*, 1952/2.

Calvin Jean, *Institution de la religion chrétienne*, édition critique avec introduction, notes et variantes publiée par Jean-Daniel Benoit, Paris, J. Vrin, 1957.

Kierkegaard Soren, *Le traité du désespoir*, Paris, Gallimard, 1967.

Kierkegaard Soren, *Œuvre complète*, tome XVI, La maladie mortelle, traduction de Paul-Henri Tisseau, Paris, éditions de l'Orante, 1966-87.

¹¹ « Souvent l'on n'a pas vu que le contraire du péché n'est nullement la vertu. C'est une conception en partie païenne qui se contente d'une mesure purement humaine ; elle ne sait pas ce qu'est le péché, que tout péché est devant Dieu. Non, le contraire du péché, c'est la foi (Romains 14/23.) Et c'est l'une des déterminations les plus décisives du christianisme que le contraire du péché n'est pas la vertu, mais la foi » : Soren Kierkegaard, *Le traité du désespoir*, Paris, Gallimard, 1967, p. 167. Cf aussi, Soren Kierkegaard, *Oeuvre complète, tome XVI, La maladie mortelle*, traduction de Paul-Henri Tisseau, Paris, éditions de l'Orante, 1966-87, p. 238.

¹² Emile Bruner, « Prédestination et Liberté », in *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuse*, 1952/2, p. 88. Cf. aussi Emile Bruner, *Notre foi*, Lausanne, éditions La Concorde, 1935, p. 90-94.

Stott John, *The Radical Disciple. Some Neglected Aspects of our Calling*, Inter Varsity Press Books, Nottingham, 2010.